

Papers of the Bibliographical Society of Canada
Cahiers de la Société bibliographique du Canada



Daniel Couégnas, Fiction et culture médiatique à la Belle Époque dans le magazine Je sais tout (1905-1914)
Limoges : Presses universitaires de Limoges, coll.
«Médiatextes», 2018, 237 p., 20 € (broché). ISBN
978-2-84287-782-8

Adrien Rannaud

Volume 58, 2020

Ouvrer ensemble. Les rouages collectifs dans la chaîne du livre
Working Together. Collective Mechanisms in the Book Circuit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1076250ar>
DOI: <https://doi.org/10.33137/pbsc.v58i0.34060>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

The Bibliographical Society of Canada/La Société bibliographique du Canada

ISSN

0067-6896 (print)
2562-8941 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rannaud, A. (2020). Review of [Daniel Couégnas, Fiction et culture médiatique à la Belle Époque dans le magazine Je sais tout (1905-1914) : limoges : Presses universitaires de Limoges, coll. «Médiatextes», 2018, 237 p., 20 € (broché). ISBN 978-2-84287-782-8]. *Papers of the Bibliographical Society of Canada / Cahiers de la Société bibliographique du Canada*, 58, 176–179.
<https://doi.org/10.33137/pbsc.v58i0.34060>

All Rights Reserved © Adrien Rannaud, 2021



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

dans les salons². Sortir du livre n'a pas toujours été ressenti comme une chute et à l'inverse, celles et ceux qui ont eu accès au commerce de l'édition ont pu devenir des « victimes du livre », selon l'expression de Jules Vallès. La poésie de Stéphane Mallarmé, dont il est largement question dans ce livre, a par exemple conduit son auteur d'un échec éditorial à un autre, mais elle l'a mené au sommet de la hiérarchie des poètes³. C'est que le succès littéraire – celui d'un François Coppée, gros vendeur et académicien à quarante-deux ans – n'avait pas, au sein du pôle le plus autonome du champ littéraire de la fin du XIX^e siècle (là où se publient les recueils de vers) pour conséquence directe la reconnaissance par les pairs. En fait, rares étaient à cette époque les hommes de lettres qui s'adonnaient exclusivement à la poésie. Le monde éditorial et le monde poétique se sont croisés dans la seconde moitié du XIX^e siècle⁴ et le travail de Valazza a le grand mérite de montrer que le positionnement des poètes à l'égard du livre a eu des effets jusqu'au cœur de la poésie elle-même.

ANTHONY GLINOER
Université de Sherbrooke

DANIEL COUÉGNAS, *Fiction et culture médiatique à la Belle Époque dans le magazine Je sais tout (1905-1914)*, Limoges : Presses universitaires de Limoges, coll. « Médiatextes », 2018, 237 p., 20 € (broché). ISBN 978-2-84287-782-8.

Dans le prolongement de ses recherches sur ce qu'il nommait naguère la « paralittérature », Daniel Couégnas nous entraîne cette fois-ci sur le terrain de la presse mensuelle française avec le cas de *Je sais tout*,

² Voir à ce propos le livre de Vincent Laisney, *En lisant en écoutant. Lectures en petit comité, de Hugo à Mallarmé*, Paris-Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2017.

³ On pourrait en dire de même de José-Maria de Heredia, célébré de son temps et pourtant auteur d'un seul recueil tardif, *Les trophées* (1893). Ce phénomène d'appartenance et de non-appartenance au champ littéraire, Dominique Maingueneau lui a consacré un livre récent dans lequel il met de l'avant le concept de paratopie : *Trouver sa place dans le champ littéraire. Paratopie et création*, Louvain-la-Neuve, Academia/L'Harmattan, 2016.

⁴ Cette étude des rapports entre les poètes du XIX^e siècle et la forme du livre se lira donc avec profit en parallèle avec l'histoire éditoriale de la poésie à la même époque qu'a proposée Ruth-Ellen St-Onge dans sa thèse *Printed in Perfect Harmony: Publishers of Poetry in France, 1851-1900*, disponible sur le site : <https://tspace.library.utoronto.ca>.

magazine phare de la Belle Époque et dans lequel naquit, sous la plume de Maurice Leblanc, un certain personnage du nom d'Arsène Lupin. Le titre de l'essai dit bien l'objectif que poursuit l'auteur au gré des livraisons de la revue, créée par Pierre Lafitte en 1905 et rachetée en 1916 par le groupe Hachette : il s'agit d'esquisser les principes d'une lecture de la culture médiatique des premières années du XX^e siècle à partir de la fiction publiée dans un périodique de vulgarisation scientifique, littéraire et culturelle à grand tirage. Couégnas cherche ainsi à décrire la politique éditoriale de *Je sais tout*, à décortiquer les stratégies d'écriture et les grands thèmes retenus par les écrivains qui peuplent les pages du magazine, tout en essayant d'appréhender les nombreux flottements socioculturels d'un objet à la croisée du populaire et du mondain.

Il faut rappeler que *Je sais tout*, sous-titré « Magazine encyclopédique illustré », concrétise, avec d'autres titres de la maison Lafitte (qu'on pense à *Femina*, lancé en 1901), une nouvelle extension poétique et médiatique de la presse magazine en France, et dont le succès, jusqu'en 1914 assurément, peut se vérifier à partir des tirages du périodique – près de 250 000 exemplaires. Prétendant répondre aux attentes du lectorat, Lafitte conçoit sa revue selon les modes du divertissement et de l'instruction : deux fonctions centrales de la nouvelle « civilisation du journal » apparue au siècle précédent, et qui s'entrelacent, dans *Je sais tout*, dans les nombreux articles de vulgarisation scientifique et les textes d'imagination, certains inédits. L'actualité, du moins les sujets clivants comme la politique, y est relativement peu présente, sinon sous la forme de portraits mondains et de curiosités. C'est plutôt l'air du temps, le *zeitgeist*, qui percole dans le magazine, principalement par le truchement de ses romans, comme le souligne Couégnas à partir du regard impérialiste que jettent les romanciers – qui sont d'ailleurs majoritairement des hommes – sur l'Afrique. Pour aborder cet objet kaléidoscopique et tenter de circonscrire les fonctions de la littérature dans *Je sais tout* auprès du lectorat et dans le cadre plus large de la culture médiatique du début du XX^e siècle, l'auteur fait appel au concept de « syncrétisme homogénéisé », forgé par Edgar Morin dans les années 1960 ; une notion qui, selon Couégnas, permet de toucher autant le contenu des romans et des nouvelles que leur forme même, et d'envisager, parmi les différentes séries et les pratiques singulières, la marque d'une même lecture du monde.

Le plan de l'étude est relativement simple : passé une (trop) rapide et (trop) simple présentation générale de *Je sais tout* ainsi qu'une première analyse somme toute convaincante de ce que peut être le

syncrétisme homogénéisé d'un magazine à grand tirage, Couégnas aborde la littérature du périodique par le prisme de plusieurs axes définitoires de la culture médiatique de la Belle Époque, comme l'attrait pour les découvertes et le progrès technologique, ou la prépondérance des faits divers et des crimes dans l'imaginaire social. L'exposé fait intervenir des auteurs célèbres, dont Maurice Leblanc, Arthur Conan Doyle et Gaston Leroux, mais aussi d'autres visages plus méconnus qui étaient alors de fervents créateurs de ce qu'on appelle aujourd'hui « la culture de grande consommation ». L'un des intérêts de *Fiction et culture médiatique à la Belle Époque* réside justement dans le fait de redonner une visibilité à ces écrivains oubliés de l'histoire littéraire et à leurs œuvres, grâce à plusieurs résumés qui jalonnent l'essai ainsi qu'à une liste des romans et nouvelles publiés dans *Je sais tout* présentée à la fin de l'ouvrage.

À n'en pas douter, Couégnas, bien que limitant son analyse à la portion fictionnelle du magazine, s'est livré, pour les besoins de cet essai à un exercice de lecture intégrale du périodique. C'est tout à l'honneur de l'auteur, et l'on ne saurait remettre en question l'apport de ce livre à notre connaissance de *Je sais tout*, et l'érudition dont il témoigne. Plus discutables sont sans doute le raisonnement, le parti pris, voire la posture de l'essayiste face à son objet d'étude. En effet, il est aisé de pérorer sur le rôle de l'historien ou de l'historienne de la littérature en insistant sur la nécessité de suspendre tout jugement de valeur à propos de textes dont la qualité littéraire semble loin d'être insigne. Il est aussi facile de se risquer soi-même à de telles opinions, comme en témoignent les nombreux commentaires de ce type qui émaillent l'essai : on évoque de façon soutenue « l'autisme culturel » du périodique, la « médiocrité » du corpus constitué de « textes plats, affadis, de peu d'intérêt », tout en affichant une condescendance assez nette pour la littérature mondaine, celle-là même qui constitue pourtant le cœur de l'enquête. Entendons-nous : le chercheur ou la chercheuse est libre d'aimer ou pas ce qu'il ou elle étudie, du moment que cette appréciation personnelle est le plus possible tenue à l'écart de la démonstration ; ce qui n'est pas le cas ici. Le déploiement d'une telle posture intellectuelle va de pair avec une méconnaissance frappante des travaux réalisés ces dernières années, lesquels, si l'auteur les avait seulement considérés dans son étude, auraient permis de corriger le tir et d'affiner les conclusions. Je pense de façon générale aux historiens et historiennes littéraires de la presse, et plus spécifiquement à Guillaume Pinson, qui a déjà travaillé sur *Je sais tout* et la mondanité du journal (2008), ou à Rachel Mesch et à son étude

décisive sur les magazines de la Belle Époque (2013). Un regard du côté des études anglo-saxonnes et des récents chantiers entourant la culture moyenne (*middlebrow culture*) aurait en outre permis à Couégnas de circonscrire avec toute la nuance qui s'impose le contenu ainsi que le lectorat visé de *Je sais tout*, au-delà des interprétations faciles sur le public et sur le « luxe » du périodique. Cela aurait réduit, on peut le penser, la dissémination d'un mépris implicite à l'égard de textes et d'un support médiatique qui sont bien plus qu'on ne voudrait nous le faire croire.

ADRIEN RANNAUD

Université de Toronto

<https://doi.org/10.33137/pbsc.v58i0.34060>

Rémi Ferland et Jean Levasseur. *Dictionnaire des artisans de l'imprimé à Québec: où l'on trouve des notices sur les imprimeurs, éditeurs, libraires, relieurs, graveurs, papetiers, etc., de Québec de 1764 à 1900*, Québec: Éditions Huit, coll. « Contemporains », 2017, n° 25, CCLXXXIV, 759 p. ISBN 9782921707336 (29217073311)

Le *Dictionnaire des artisans de l'imprimé à Québec* représente un grand travail d'érudition qui regroupe sous un même titre moult informations accumulées pendant plusieurs années. Amorcée par le libraire Jean Gagnon (1921-2006), curieux de « connaître un peu mieux dans quelles circonstances et par qui les ouvrages [...] ont été imprimés et vendus » (p. vii), la recherche a été poursuivie en 2002 par Rémi Ferland et Jean Levasseur, qui ont pris la relève de ce travail colossal. Leur vœu est « que cet ouvrage permette de mieux apprécier la richesse de l'histoire du livre à Québec ainsi que les mérites des artisans nombreux et valeureux qui ont contribué à la rendre illustre » (p. ix). Ils ont gagné leur pari, et le résultat est impressionnant.

L'introduction commence par une mise en contexte de l'histoire du livre dans la ville de Québec, qui couvre tant l'Europe et les États-Unis que Montréal. Les divers métiers du livre, sa fabrication et ses caractéristiques sont ensuite présentés en détail. Des explications précises éclairent certains termes mis en italique (par exemple *lithographie*) au fil de l'introduction.

Les auteurs proposent ensuite une synthèse du milieu du livre à Québec en deux temps, présentant d'abord les imprimeurs et les libraires anglophones, puis leurs homologues francophones. Une combinaison des deux univers culturels aurait permis d'avoir une meilleure vue